

Télévision, Question V

N'est-ce pas reconnaître seulement qu'il n'y a rien à attendre de la psychanalyse pour ce qui est d'apprendre à faire l'amour ? D'où on comprend que les espoirs se reportent sur la sexologie ?

Comme je l'ai tout à l'heure laissé entendre, c'est plutôt la sexologie dont il n'y a rien à attendre. On ne peut par l'observation de ce qui tombe sous nos sens, c'est-à-dire la perversion, rien construire de nouveau dans l'amour.

Dieu par contre a si bien ex-isté que le paganisme en peuplait le monde sans que personne y entende rien. C'est où nous revenons.

Dieu merci ! comme on dit, d'autres traditions nous assurent qu'il y a eu des gens plus sensés, dans le Tao par exemple. Dommage que ce qui pour eux faisait sens soit pour nous sans portée, de laisser froide notre jouissance.

Pas de quoi nous frapper, si la Voie comme je l'ai dit passe par le Signe. S'il y démontre quelques impasses, – je dis bien : s'assure à se démontrer, – c'est là notre chance que nous en touchions le réel pur et simple, – comme ce qui empêche d'en dire *toute* la vérité.

Il n'y aura de di-eu-re de l'amour que ce compte fait, dont le complexe ne peut se dire qu'à se faire tordu.

J. Lacan, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1974, p. 53-52.

Colette Soler et Dominique Marin *

Colette Soler

Nous nous sommes réparti les réponses de Lacan à la question de la page 52 de *Télévision*. J'ai pris en gros le premier et le dernier paragraphe, Dominique Marin ceux du milieu, mais chacun d'entre nous va de toute façon intervenir sur l'ensemble des paragraphes.

Je rappelle d'abord le fil dans lequel se place ce texte. Une question a été posée à Lacan : ne faut-il pas « reconnaître [...] qu'il n'y a rien à attendre de la psychanalyse pour ce qui est d'apprendre à faire l'amour ¹ ? »

Lacan, je le note tout de suite, ne répond pas à cette question, il ne dit ni oui ni non, il la déplace. Il ne dit pas qu'il n'y a rien à attendre de la psychanalyse sur fond de la malédiction bien connue. Sur tout le texte plane donc la question de façon implicite : qu'est-ce qu'il y a à attendre pour ce qui est de faire l'amour ?

Voilà les premières lignes de la réponse :

« Comme je l'ai tout à l'heure laissé entendre, c'est plutôt la sexologie dont il n'y a rien à attendre. On ne peut par l'observation de ce qui tombe sous nos sens, c'est-à-dire la perversion, rien construire de nouveau dans l'amour ². »

Dans cette phrase il y a trois thèses. L'une concerne ce qu'est la sexologie, l'autre dit quelque chose sur la nature de la perversion, la troisième dit que de la perversion on ne peut rien attendre pour l'amour.

Commençons par la fin du paragraphe : rien à attendre de la perversion pour l'amour. C'est du déjà connu dans la psychanalyse. La perversion de la jouissance, à savoir le fait qu'elle soit pulsionnellement polymorphe, pour le petit comme pour le grand, quoiqu'elle soit unifiée par le fantasme, cette perversion ne va pas vers l'amour, ni l'amour au sens d'un rapport de jouissance qu'il n'y a pas (pas de rapport sexuel), ni l'amour au sens d'un rapport de sentiments entre deux sujets.

De la sexologie, il n'y a « rien à attendre ». Lacan ajoute : « Comme je l'ai tout à l'heure laissé entendre. »

Où l'a-t-il laissé entendre ? Il l'a laissé entendre à la page 49 de *Télévision*, où il commente « le projet de la science pour venir à bout de la sexualité. » Soit le projet de maîtriser la production des jouissances – c'est le projet de la sexologie.

Comment l'a-t-il laissé entendre ? J'aime bien cette expression, « laissé entendre », car elle dit bien la manière de Lacan : dire, mais toujours avec des implicites qui supposent l'entendement du lecteur, et pas seulement son entendre par les oreilles.

Il l'a laissé entendre sans le dire, en jugeant plutôt mal les espoirs que Freud y plaçait. Espoirs qu'il disait gratuits de Freud. C'est là que Lacan a suspecté l'éthique de Freud : pas d'espoirs gratuits donc. Pourquoi n'y a-t-il rien à attendre de la sexologie ? Je crois que deux points peuvent être soulignés.

D'abord, la sexologie passe par l'observation. En effet, les sciences sociales, par exemple, observent la réalité sociale. L'anthropologie, la sociologie, la psychologie sont des sciences d'observation plus qu'expérimentales. De même, la sexologie part de l'observation de la réalité sexuelle de la perversion. Pour qu'elle réussisse, deuxième point, il faudrait qu'il y ait des lois, au moins des lois statistiques comme dans les autres sciences humaines, des lois de la production de la jouissance, ou plus précisément de la jouissance de l'Autre. Or, les jouissances dépendent des inconscients singuliers, pas de lois. On y reviendra.

Et, juste au même moment, Lacan annonce dans *Encore* : pas d'économie de la jouissance au sens où il y aurait une science de la production de la jouissance. Le projet de la sexologie butera sur ce fait.

Reste à expliquer dans ce paragraphe que la perversion soit définie comme « ce qui tombe sous nos sens ». Lacan écrit : « Ce qui tombe sous nos sens, c'est-à-dire la perversion ». C'est peut-être la seule vraie difficulté du paragraphe.

Comment était définie jusque-là cette fameuse perversion ? Depuis Freud, elle était définie comme le fait que la jouissance passe par les pulsions partielles. C'est la thèse de 1904, celle du petit pervers polymorphe, qui se prolonge en grand pervers polymorphe. Lacan, lui, en 1964 dans le séminaire XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, l'appelle la « réalité sexuelle de l'inconscient ³ », c'est la réalité du fait que la jouissance passe par les pulsions partielles.

Mais là, dans *Télévision*, il ne dit pas réalité sexuelle, il dit : « ce qui tombe sous nos sens ». Il faut rendre compte de cette formulation un peu

tordue et inédite, il faut bien le dire, de la définition de la perversion sous la plume de Lacan. Il s'agit bien sûr de nos cinq sens, des organes dits récepteurs de la perception de la réalité : l'odorat, le goût, le toucher, l'ouïe, la vue.

Quel rapport y a-t-il entre la réalité perçue par les sens, réalité que l'on pense comme une réalité objective, et ce que l'on nomme la perversion, qui désigne des modalités de désirs et de jouissances singulières ?

Si Lacan avait dit que la sexologie est l'observation de la réalité sexuelle, soit la perversion, on n'y aurait vu que du feu, on n'aurait rien pu percevoir de ce qu'il laisse entendre là, justement par l'évocation des cinq sens, car depuis le séminaire XI nous savons que la réalité sexuelle, c'est la réalité du polymorphisme des pulsions.

En disant « ce qui tombe sous nos sens », il insère dans ce paragraphe, sans la développer et sans la souligner, comme en passant, toute sa conception de ce que l'on nomme « la réalité perçue », sur laquelle il est revenu régulièrement dans son enseignement, encore lourdement même dans « L'étourdit », et par laquelle il s'oppose à toute la tradition philosophique classique. Inutile d'entrer dans le détail.

On connaît la phrase : « La réalité, c'est le fantasme », qui veut dire que l'objet *a* du sujet est immanent à la réalité perçue, bien loin qu'il y ait, d'un côté, un sujet percevant face à, d'un autre côté, une réalité à percevoir qui serait en miroir de ces appareils de la perception que sont les sens. Je vous rappelle que la première démonstration que Lacan a faite de cette thèse se trouve dans « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose ⁴ » à l'occasion des voix du sujet halluciné, thèse qu'il généralise ensuite à tous les sujets.

Il y a une référence plus explicite et peut-être plus parlante de cette structure générale de l'objet immanent à la réalité dans « L'étourdit » : « Le fantasme soutient notre réalité, pas peu non plus puisque c'est toute, aux cinq sens près, si l'on m'en croit ⁵. » De fait, nous pouvons bien reconnaître que les cinq sens correspondent en gros aux zones érogènes, qui elles-mêmes correspondent aux diverses pulsions partielles, découvertes par Freud dès 1905, chacune impliquant une guise spécifique de l'objet *a*.

On voit donc que ce qu'il nomme perversion, c'est bien la jouissance des pulsions partielles du petit pervers dit polymorphe, aussi polymorphe que nos sens puisqu'ils sont cinq, mais qui n'engagent qu'un seul objet, l'objet *a*, avec ses diverses substances de jouissance : orale, anale, etc. Au-delà du petit pervers polymorphe, la psychanalyse a découvert le grand Pervers polymorphe dont le fantasme fondamental donne au sujet barré son

partenaire, l'objet *a*. Ce que l'on nomme « perversion généralisée », pour dire qu'elle désigne une modalité de jouissance imposée par la structure, n'est pas une structure clinique du sujet. Tout ce que je dis là, de manière très condensée, est déjà inséré dans cette référence aux cinq sens.

Je ne vais pas en dire plus sur ce point. Je note quand même, avant de laisser la parole à Dominique Marin, que c'est pour les hommes, pas d'allusion aux femmes. D'ailleurs, page 64 de *Télévision*, Lacan écrit : « La perversion que je tiens pour le propre de *L'homme*. » Il s'agit clairement des mâles comme dans le séminaire *Encore* : « L'acte d'amour, c'est la perversion polymorphe du mâle ⁶. »

Dominique Marin

Je voudrais apporter une petite remarque en marge de ce que vient de dire Colette Soler, car cette question – construire du nouveau – n'est pas nouvelle. Elle apparaît déjà en 1959 dans le séminaire VII, *L'Éthique de la psychanalyse* ⁷, puis en 1964 dans le séminaire XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse* ⁸. Comment comprendre qu'elle revienne l'année suivante, en 1975, après *Télévision*, dans son séminaire *R.S.I.* : « Dieu est père, tiret, vers, père-vers, [...]. Mais on finira bien par – enfin ! je peux pas dire que je l'espère ! je dis – à remonter ce courant, on finira bien par inventer quelque chose de moins stéréotypé que la perversion. C'est même la seule raison pourquoi je m'intéresse à la psychanalyse ⁹ » ? J'avoue que cela m'a toujours laissé songeur jusqu'à ce que nous abordions cette lecture de *Télévision*, même s'il demeure des zones d'ombre. Ce qui est certain, c'est que la psychanalyse n'a rien découvert de plus comme perversion.

Agnès Metton et Bernard Toboul ont parlé de lois dans la dernière séance ¹⁰ de ce séminaire. Je pense qu'il faut ajouter ce que Lacan appelle « la loi sexuelle ¹¹ », sur laquelle repose tout entier, à mon avis, le propos de *Télévision* sur l'observation de la perversion. Comme il a été dit la dernière fois, l'homme n'entre dans le rapport sexuel qu'en réduisant son partenaire à l'objet petit *a*, déterminé par le désir de l'Autre, avec un A majuscule, qui inclut l'interdit du corps de la mère (« la Mère reste contaminer la femme pour le petit d'homme ¹² »). La loi sexuelle, qui concerne l'homme (une femme étant moins soumise à cette loi), la perversion du fantasme, soit \$ désir de *a*, n'est pas près d'apporter du nouveau.

Colette Soler

Quand j'ai lu votre commentaire rappelant que Lacan déplorait puis espérait que l'on invente quelque chose d'autre que la perversion, je me

suis demandé s'il délirait là-dessus, comme chacun à l'occasion peut tenir des propos délirants au sens large du terme, non pas au sens diagnostique bien sûr. Et, à la fin de ce que nous commentons aujourd'hui, j'ai trouvé ma réponse.

Je vais en effet poursuivre. Nous n'avons pas fini le paragraphe complètement. La chute du paragraphe dit : on ne peut « rien construire de nouveau dans l'amour. » Ça ne dit pas seulement que l'amour et la perversion ne vont pas ensemble.

L'amour, selon Lacan, suppose du deux, pas n'importe lequel : le Un et son Autre, un Autre qui est d'hétérité par rapport au Un. C'était implicite dans la critique qu'il a faite et qui a été commentée la dernière fois, la critique du Un mystique. Il dénonçait l'éradication de l'Autre, l'Autre de l'hétérité par « l'identification de l'Autre à l'Un ¹³ » – ça fait du Un Un.

Dans la modalité perverse, il n'y a pas d'amour, il y a du Un, un sujet et son objet propre de désir et sa jouissance avec ses propres pulsions et c'est tout. Pas d'amour non plus.

La phrase « on ne peut rien construire de nouveau dans l'amour » réfère directement à ce qu'il a dit : « Le discours analytique, lui, fait promesse : d'introduire du nouveau ¹⁴ » dans l'amour.

Ce nouveau, qu'en a-t-il dit ? D'abord qu'il est déjà-là, transcendant. Ce qui a été commenté précédemment, notamment par Bernard Nominé. Ensuite, il en a dit qu'il avait un nom, ce nouveau, il s'appelle trans-fert, avec un trait d'union : « Ce n'est pas pour rien qu'il se supporte du nom de trans-fert ¹⁵. »

« Trans », ici, ne signifie pas au-delà mais à travers des espaces, des lieux différents, comme dans trans-sibérien, ou la trans-versale. Il l'explique, c'est au sens du déplacement sur l'analyste du sujet supposé au savoir inconscient. Ce nouveau-là, il l'appelle, dans l'« Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », un « amour qui s'adresse au savoir ¹⁶ », le S2 du Un, le deux du Un amoureux, et il le nomme un amour subverti. En effet, cet amour-là est nouveau, il ne se génère pas par « ce qui tombe sous nos sens », il se génère toujours dans le dispositif de parole spécifique que Freud a inventé. Donc, il y avait du nouveau déjà-là, et Lacan nous annonce que ce n'est pas la perversion, deuxième phase, qui, elle, n'apporte pas de nouveau.

Je vous lis le deuxième paragraphe :

« Dieu par contre a si bien ex-sisté que le paganisme en peuplait le monde sans que personne y entende rien. C'est où nous revenons ¹⁷. »

Qu'est-ce que Dieu vient faire là ? Eh bien, je vous fais remarquer qu'il était déjà là dans les passages précédents, puisque le nouveau du transfert, le sujet supposé savoir, est un des noms de Dieu, le Dieu des savants comme dit Blaise Pascal. Il faut se référer au texte « La méprise du sujet supposé savoir », toute une page ¹⁸ porte sur les Dieux, celui des savants, le sujet supposé savoir, et puis le Dieu des prophètes de Pascal. Donc Dieu était déjà là de façon implicite, Lacan l'a laissé entendre en parlant du sujet supposé savoir.

Pourquoi nommer le sujet supposé savoir Dieu ? Parce que Dieu est de toujours dans la tradition le nom d'une hétérité, le nom d'un Autre que le sujet, le nom d'un deux, mais pas quelconque. On pourra y revenir.

Pourquoi le « par contre » dans la phrase « Dieu par contre a si bien existé » ? Parce que celui dont on parlait dans les pages précédentes, le sujet supposé savoir, qui est le nouveau déjà-là dans l'amour, c'est un dieu certes, mais qui n'existe pas, pas plus que le grand Autre de Lacan. Ce n'est pas un vivant. Par contre, il y a des dieux qui ont existé.

Et voilà posée la question de ce que l'on nomme ex-sistence de Dieu, en deux mots.

Cette phrase nous renvoie à ce que Lacan a si souvent souligné, rappelé, que Blaise Pascal a désigné sous le nom de Dieu des savants d'un côté et de Dieu des prophètes de l'autre. Il faut faire une lecture attentive des paragraphes auxquels je renvoie dans « La méprise du sujet supposé savoir ».

Le Dieu des savants, celui que Descartes convoque comme non trompeur, l'Autre garant des vérités mathématiques construites par les hommes, celui dont Einstein a pu dire qu'il est compliqué mais pas trompeur, le Dieu garant de toute théorie, de toute logie, c'est le sujet supposé savoir. Un Dieu « un peu malade ¹⁹ », que Lacan fait équivaloir à ce qu'il a lui-même situé comme le grand Autre.

De ce Dieu-là nous pouvons dire qu'il n'ex-siste pas, parce qu'il ne parle pas, il n'a de voix que celles qu'on lui prête. Il n'existe qu'aussi longtemps qu'on l'aime, comme le Dieu des chrétiens, dont Lacan dit qu'il n'a pas d'autre preuve que le christianisme. L'analyse, elle, ce Dieu, elle ne le fait exister comme sujet supposé savoir qu'aussi longtemps que sa faille n'est pas aperçue.

« Dieu par contre a si bien ex-sisté... » Pour les lecteurs de « La méprise du sujet supposé savoir », il pourrait y avoir surprise. Le Dieu qui existe n'est pas celui des monothéismes auquel les prophètes prêtent leurs voix, non, ceux qui existent sont les dieux d'avant, spécifiquement ceux du paganisme grec, ceux de la mythologie.

« Ils peuplaient le monde », dit-il. En effet, quand on lit la mythologie grecque, on s'aperçoit que tous les éléments de la réalité, aussi bien de la nature que des hommes, étaient comme doublés chacun d'un dieu : le dieu du vent, de la colère, de l'amour, de la vengeance, etc.

Ces dieux du paganisme, c'étaient, dit Lacan dans un autre texte que l'on est obligé de convoquer pour la définition qu'il en donne, « des représentations un peu consistantes de l'Autre ²⁰ ». Le terme consistance est crucial, il dit que ces représentations, ces images animées des dieux en quelque sorte, venaient saturer la barre sur l'Autre comme lieu qui n'est pas un vivant. Ils imaginariaient donc la palette des désirs et des passions humaines. Ils ex-sistaient par conséquent comme des représentants des formes diversifiées de la jouissance, régulée qu'elle est, à la fois par la parole, Lacan évoque « la fabulation antique », et par les images.

Il ajoute « sans que personne y entende rien. » À quoi ? Il ne peut pas s'agir de leur présence, qui n'était pas en question, mais sans doute de leur fonction dans ce qui est en question ici, l'amour. À quoi servait ce théâtre (représentations) des dieux pour les amours des hommes ? Pas un mot ici de Lacan pour développer ce qu'était cette fonction sauf que le « par contre » indique qu'ils faisaient plus et autre chose que le sujet supposé savoir qui, lui, n'existe pas.

Pour l'entendre, il faut se référer à d'autres textes où il reparle du paganisme et qui se trouvent aux pages 104 et 105 du séminaire *Encore*. Et je crois que Dominique Marin va intervenir pour nous dire qu'elle était leur fonction dans l'amour.

Dominique Marin

Je reprends la question telle que je me la suis posée : « Dieu par contre a si bien ex-sisté que le paganisme en peuplait le monde sans que personne y entende rien. »

Donc, il y a du nouveau : le retour au paganisme, « nous y revenons », un paganisme particulier car personne n'y entend rien. Mais à quoi revenons-nous exactement ? S'agit-il du lien de la science à la production de plus de jouir et des effets isolationnistes de la jouissance ainsi offerte à chacun, poussant les individus à s'exhiber ? Ou bien au fait qu'à Dieu on ne comprend plus rien ? Ces deux lectures ne s'excluent pas. Ce qui est sûr est qu'il s'agit de jouissance. Dans la fameuse leçon du séminaire *Encore*, que Colette Soler vient déjà de citer, Lacan avance que la présence des dieux de la mythologie permettait d'aboutir à « quelque chose dans le genre de la psychanalyse. [...] ce truc contingent qui fait que quelquefois, après une

analyse, nous aboutissons à ce que chacun baise convenablement sa *une chacune* ²¹ », ajoutant que ces dieux étaient des représentations consistantes de l'Autre. Cette logique se trouve organiser la fin du chapitre v de *Télévision* qui inclut le passage que nous lisons ce soir, il porte sur la fonction de l'Autre, comme ce qui, « dans l'égarement de nos jouissances ²² », permet de les situer. L'Autre serait donc une autre scène pour situer la jouissance pour ceux qui s'en trouvent égarés. Je laisse Colette Soler poursuivre.

Colette Soler

Vous voyez, avec cette référence à la phrase d'*Encore* que vient de citer Dominique Marin, que la question latente sur le paragraphe est bien le « faire l'amour ». Je note qu'il ne s'agit pas d'apprendre à faire l'amour. Parce que, dans ce qui est cité, aussi bien les dieux antiques que la psychanalyse arrivaient à ce truc contingent qui fait que parfois ça cesse de ne pas s'écrire. Cela veut dire qu'on ne peut pas le promettre au niveau de l'amour, ça peut arriver mais pas nécessairement. C'est cohérent avec ce que Lacan va formaliser davantage dans les mêmes pages du séminaire *Encore*, quand il va dire que « l'économie de la jouissance ²³ », on n'y atteindra pas. C'est dire qu'il n'y a pas de science économique de la jouissance, pas de calcul de la jouissance. Et encore, quand il dira que le « truc analytique ne sera pas mathématique ²⁴ ». Effectivement, c'est accentuer la dimension de la *tuché*, au cas par cas. Au petit bonheur.

Pour les dieux, il dit qu'il suffisait « de trouver le bon ²⁵ ». Qu'est-ce à dire ? Le bon, c'est celui qui pouvait fonctionner comme modèle pulsionnel, équivalent en quelque sorte au fantasme analysant. Les dieux de l'Antiquité tenaient lieu de fantasmes inconscients, c'étaient comme des fantasmes à ciel ouvert. Il suffisait de choisir.

On vérifie que cette lecture est la bonne dans l'interprétation que Lacan fait, dans les pages précédentes du séminaire *Encore*, de l'art baroque dans la Contre-Réforme, à l'époque de la Renaissance, après les austérités de la réforme protestante, comme le retour à l'obscénité : « exhibition de corps évoquant la jouissance [...] à la copulation près ²⁶ ». Autrement dit, au sein même du christianisme, le baroque empruntait au paganisme en convoquant la fonction de l'imaginaire pour la régulation des jouissances par ce qu'il nomme « la scopie corporelle ²⁷ ». Ce n'est pas la même exhibition que celle du paganisme antique, le baroque est une réduction de l'humain à une souffrance plus ou moins pure, celle du Christ, celle des martyrs, « par quoi l'église entend porter l'espèce, justement, jusqu'à la fin des temps ²⁸ ».

On peut s'arrêter sur ce « à quoi on entendait rien ». Je crois qu'on ne percevait pas l'efficace du théâtre de leurs aventures pour ce qui est de l'amour humain, pas plus que l'on ne perçoit l'efficace du baroque chrétien, sur lequel Lacan développe cette thèse formidable, pour ce qui est de sustenter le Dieu des prophètes. Le baroque chrétien, c'est le paganisme à la rescousse du monothéiste chrétien. On ne perçoit pas leur efficace, ça n'empêche pas qu'elle soit là.

Et ce « où nous revenons » ? À quoi, au paganisme ou à n'y entendre rien ? Les deux peut-être.

Tout cela pourrait nous amener à des questions sur la fonction actuelle des exhibitions de corps souffrants-jouissants (qui n'est pas aujourd'hui le fait de l'Église). Toutes ces formes symptomatiques de jouissances variées qui s'exposent plus que jamais par les voies multipliées des médias, ne sont-elles pas elles aussi des représentations consistantes de l'Autre ? Donc de possibles modèles inducteurs des libidos et bien loin souvent de la voie royale de l'hétérosexualité ?

Dominique Marin

« Dieu merci ! comme on dit, d'autres traditions nous assurent qu'il y a eu des gens plus sensés, dans le Tao par exemple ²⁹. »

Plus sensés parce que moins égarés dans leurs jouissances grâce aux dieux domestiques pour les guider ? C'est ce qu'on peut penser.

La référence au Tao, absente dans la première version de *Télévision*, est très fréquente dans le séminaire de Lacan. Une de nos collègues, Geneviève Gancet, a relevé que dix-huit séminaires font référence au taoïsme ³⁰. Spontanément, j'ai seulement pensé au séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, à cause de sa couverture. Ce volume du séminaire publié est parcouru par l'écriture chinoise, Lacan y dit : « [...] peut-être, je ne suis lacanien que parce que j'ai fait du chinois autrefois ³¹ ». Il y revendra plus tard avec François Cheng, à qui il a « fait découvrir Lao-Tzu et Shih-t'ao ³² ». Lao Tzu est considéré comme un des pères fondateurs du taoïsme, sinon le premier, ce qui ne veut pas dire que le Tao n'existait pas avant lui.

« "Une (fois) Yin, une (fois) Yang (yi Yin yi Yang), c'est là le Tao !" écrit le Hi ts'eu ³³. »

Le *Hi ts'eu* est une annexe au *Livre des mutations* (environ un millénaire avant J.-C.), un livre divinatoire. Marcel Granet, dans *La Pensée chinoise* publié en 1934, écrit que « c'est aux premiers astronomes que la tradition chinoise fait remonter la conception du Yin et du Yang ³⁴ ». Le Yin

et le Yang ordonnent le ciel et la terre, ainsi que tout ce qui se trouve entre les deux. Lacan est plus direct quand il en parle : « Je parle du yang et du yin. Comme tout le monde vous savez ça, hein ? Le mâle et la femelle ³⁵. » Il accuse son auditoire de lire « des ordures occultisantes », marque de l'époque soixante-huitarde. Il écrit les « principes mâle et femelle ³⁶ » dans la leçon sur « la loi sexuelle » dont j'ai déjà parlé.

Une référence, importante, me semble-t-il, se trouve dans le séminaire XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, où il affirme « légitime de soutenir que c'est par la réalité sexuelle que le signifiant est entré au monde », que c'est par là que l'homme a appris à penser, et il fait référence au Yin et au Yang comme source « des répartitions sexuelles dans la société ³⁷ ».

On trouve une référence au taoïsme dans *Encore* qu'il résume plus directement encore : « Il faut retenir son foutre pour être bien ³⁸. » Pourtant, à la lecture de Granet, on apprend que ces termes ont perdu leur enracinement au sexe au cours de l'histoire de la pensée chinoise avant de devenir l'évidence ³⁹ dont parlera Lacan.

« Dommage que ce qui pour eux faisait sens soit pour nous sans portée, de laisser notre jouissance froide. »

Même si je pense que le Yin et le Yang modèrent les égarements des sujets, ces propos restent pour moi énigmatiques. Je risque toutefois une hypothèse. Lacan y salue peut-être la possibilité de sortir du système d'opposition inhérent à tout discours. Je cite une leçon du séminaire de 1977 : « La loi du discours [encore une loi !], ce que toujours nous énonçons comme système d'opposition, c'est cela même qu'il nous faudrait surmonter ⁴⁰. » Il fait alors la promotion de l'interprétation poétique (je vais vite) et de la psychanalyse comme pratique « sans valeur » d'opérer contre le sens. Cela explique pourquoi, après avoir reçu le livre de François Cheng, *L'Écriture poétique chinoise*, Lacan lui a envoyé ce mot : « Je le dis : désormais, tout langage analytique doit être poétique. » J'ai oublié de signaler que durant ce séminaire, *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, Lacan travaille avec François Cheng, ils lisent ensemble le Tao, que Lacan lui fait découvrir.

Colette Soler

Dans ce paragraphe, je mettrais un autre accent que celui que vous avez avancé. Le mot d'ordre implicite de toutes les sagesse, dont le Tao, c'est la Voie elle-même, dont Lacan va parler un peu plus bas. Les sagesse se définissent par le fait de jouir de la voie plus que de l'objectif, plus que de

l'objet qui est au bout. Ce qui veut dire qu'elles renoncent à la quête de l'objet Autre au bout du chemin, cet objet impossible, comme le deux arithmétique est un inaccessible. Il s'agit donc de jouir de la voie en elle-même. C'est une voie de renoncement à l'Autre de l'amour. Et la phrase que vous avez citée, « retenir son foutre », dit bien ça. On retient sa jouissance et, du coup, on coupe le vecteur vers l'objet. De la même façon, dans le bouddhisme, ne pas penser, ne pas parler, coupe le vecteur vers l'objet et la joui-sens. Si les sages jouissent de ça, nous ne sommes pas du tout là-dedans, c'est ainsi que je comprends « ça laisse froide notre jouissance ». Et c'est donc un renoncement, dans ces sages, les sujets s'épargnent les affres de l'amour.

Dominique Marin

C'est vrai que ce point aurait mérité un développement plus grand sur l'incidence du Yin et du Yang au travers de cette fameuse voie. Mais ce n'est peut-être pas ce qui nous intéresse le plus. J'avoue que je ne connaissais pas ces références de Lacan au Taoïsme, que j'avais soigneusement toujours évitées. J'ai donc dernièrement passé des semaines à me documenter, pour finalement vérifier que Lacan allait toujours directement au cœur des choses pour serrer au plus près le réel en jeu. Et je crois que le summum est sa définition de la sagesse comme retenir son foutre.

Je reviens à la suite.

« Pas de quoi nous frapper si la Voie comme je l'ai dit passe par le Signe. »

Son « comme je l'ai dit » se rapporte aux pages 18 et 19 de *Télévision*, dont je cite deux extraits. Le premier :

« Le versant du sens, celui dont on croirait que c'est celui de l'analyse qui nous déverse du sens à flot pour le bateau sexuel.

Il est frappant que ce sens se réduise au non-sens : au non-sens du rapport sexuel, lequel est patent depuis toujours dans les dits de l'amour. »

En lisant trop vite Freud, on pourrait penser que l'interprétation analytique concerne toujours le sens sexuel, alors qu'elle vise la jouissance. Cette voie conduit à une impasse commandée par la structure : au non-sens du sexe inhérent au non-rapport sexuel. Si le bateau de l'interprétation du sens sexuel se réduit à quelque chose, ce n'est donc pas au rapport sexuel mais au symptôme.

Je cite l'autre extrait auquel Lacan nous renvoie :

« [...] au versant du sens, je conclus [que], l'étude du langage oppose le versant du signe.

Comment même le symptôme, ce qu'on appelle tel dans l'analyse, n'a-t-il pas là tracé la voie ⁴¹ ? »

Au versant du sens sexuel s'oppose le symptôme pris comme un signe à déchiffrer. Voir encore *D'un discours qui ne serait pas du semblant* où Lacan rappelle qu'il aura fallu attendre Freud pour s'intéresser à « des choses qui ont l'apparence de symptômes, c'est-à-dire, en principe, des choses qui vous font signe, mais à quoi on ne comprend rien. C'est la seule chose sûre – il y a des choses qui vous font signe, à quoi on ne comprend rien ⁴². »

La voie analytique passe par le symptôme, comme ce qui fait signe de l'inconscient à déchiffrer. Mais pas seulement. Le symptôme résiduel, de fin de cure, perd tout sens de ne plus pouvoir être déchiffré ; s'il fait signe, c'est alors d'un sujet réel. Face à une journaliste, à propos de l'interprétation, Lacan dit qu'elle sert « à effacer le sens des choses dont souffre le sujet. Le but est de lui montrer à travers son propre récit que le symptôme, la maladie disons-le, n'a aucun rapport avec rien, qu'elle est privée de quelque sens que ce soit ⁴³. » Encore faut-il le déroulement de la cure pour que ce rien soit mis en évidence de façon logique. La seule chose qui puisse s'écrire du rapport sexuel : un petit rien qui contrevient à toute notion de vérité sur la cause du désir.

Je vais un peu vite sur ce dernier point qui nécessite lui aussi un meilleur traitement et c'est pourquoi Colette Soler va reprendre la parole.

Colette Soler

Je reprends un point ou deux sur ce paragraphe. « Ne nous frappons pas. » On revient au terre à terre de l'expérience, on n'est plus dans le Tao et tout le tintouin si je puis dire. Lacan écrit la Voie avec une majuscule. C'est le terme emprunté aux sagesse mais la majuscule et le singulier indiquent la différence. Ce n'est pas une voie particulière à peaufiner au un par un, comme dans les sagesse, il n'y en a qu'une pour les parlants, elle passe par le Signe, lui aussi avec une majuscule, qui renvoie au symptôme. Notre voie de parlant n'a rien à voir avec une sagesse, c'est un destin plutôt, puisque c'est pour tous.

Quelle est l'impasse, puisqu'il dit « s'il s'y démontre quelque impasse » ? Quelle est l'impasse de cette voie du signe puisque, finalement, la définition du signe contemporaine de ce texte, telle qu'on la trouve dans l'« Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », est que n'importe quel signe vaut aussi bien que n'importe quel autre ? L'impasse, me semble-t-il, c'est qu'il n'y a pas de terme à la substitution des signes, du moins dans l'exercice de la psychanalyse, pas plus qu'il n'y a de terme au sens. Ce n'est pas une impuissance, c'est un impossible, parce que cela relève du transfini, en quelque sorte.

Le transfini est « le réel pur et simple » qui empêche de dire toute la vérité. Voilà l'impasse dont parle Lacan, impasse du transfini qui caractérise la substitution des signes, elle s'avère par le mi-dire de la vérité. C'est comme ça que je comprends que la chute du paragraphe soit ne pas pouvoir « dire toute la vérité. »

C'était les deux remarques que je voulais ajouter sur ce paragraphe.

Nous arrivons aux deux lignes et demie de la fin, sur lesquelles je dois dire que je me suis bien amusée.

« Il n'y aura de di-eu-re de l'amour que ce compte fait, dont le complexe ne peut se dire qu'à se faire tordu ⁴⁴. »

La chute est bien sur ce qui est en question depuis le début, l'amour et même faire l'amour.

« Il n'y aura ». Que signifie ce futur ? On était dans le passé, il y a eu le paganisme, les sages ; dans le présent, il y a le projet de la sexologie, et puis ce que révèle la psychanalyse, soit le statut des parlants en proie aux Signes à déchiffrer depuis Freud. Aucun de ces dire n'est propice à l'amour. Ce futur est donc moins temporel que logique. C'est comme s'il disait : quelles perspectives pour l'amour sur les bases de ce qui précède ? Et si on veut accentuer l'aspect temporel : qu'en sera-t-il après une analyse, une fois ces bases réelles admises ?

Pour l'instant, je laisse le rapport du dire à Dieu en attente.

Je commence comme Lacan avec le dire de l'amour, il l'écrit d'une façon spéciale mais ça commence par le dire de l'amour. Il est convoqué logiquement, ce dire de l'amour, puisque toutes les voies précédentes l'excluaient. Les trois qui ont été évoquées – celle de la perversion, celle des sages et aussi bien celle du Signe chez les parlants – ne président pas à l'amour, ni à l'amour comme dire qui identifie un partenaire, ni à l'amour comme lien charnel de jouissance. Pour le Tao : garder son foutre. Pas d'hémorragie de libido. Bouddhisme : aboyer plutôt que parler et ne pas même penser. Le vecteur vers l'Autre de l'amour est donc coupé. Pour les parlants, je cite « Radiophonie » : « Faire passer la jouissance à l'inconscient, c'est-à-dire à la comptabilité ⁴⁵ » signifiante se passe fort bien de l'Autre de l'amour. Ce jouir de l'inconscient implique le « Y a d'Un », au moins au niveau du jouir.

Alors, la voie vers l'amour est-elle complètement coupée ? On pourrait se poser cette question quand on arrive à ce paragraphe. Pas tout à fait, parce que l'amour n'est pas la jouissance. Toutes les voies précédentes étaient des voies vers la jouissance. L'amour n'est pas la jouissance, il est en

lui-même un dire qui part d'un sujet. Sans le dire, impossible d'évoquer l'amour. Ça se déclare, un amour ; un amour non déclaré, silencieux, n'existe pas au niveau du discours et du dire qui fait exister.

Que peut être un dire de l'amour qui ne serait pas illusion ou mensonge ? Lacan donne la réponse : « Il n'y aura de di-eu-re de l'amour que ce compte fait. » Le « ce » renvoie grammaticalement à ce qui précède, à ce qui a été dit dans le texte. Le compte des obstacles qui font que l'Autre du Un est toujours raté :

1. Celui du transfert n'existe pas ;
2. Celui du paganisme (baroque) est réduit par les modèles imaginaires ;
3. Celui des sagesse est renoncé par la jouissance de la voie ;
4. Celui du signe est transfini, soit impossible.

Voilà le compte fait, c'est le compte des échecs programmés ou des limites de l'accès à l'Autre que l'amour appelle. Lacan a bien raison de dire que ce compte fait est complexe, car il indique quatre directions, et il est tordu parce que ces quatre directions ne vont pas dans le même sens.

Dominique Marin

Cette dernière partie, qui m'est restée très longtemps obscure jusqu'à ce que nous l'abordions comme nous le faisons aujourd'hui, m'a permis d'éclairer un passage du séminaire *Encore* qui lui répond. En effet, nous avons un écho de cette logique comptable dans le séminaire *Encore*, précisément dans la leçon sur l'art baroque commentée par Colette Soler (« tout est exhibition de corps évoquant la jouissance ⁴⁶ ») :

« Ce dont il s'agit, c'est pour ces êtres qui de nature parlent, l'urgence que constitue qu'ils aillent au déduit amoureux sous des modes exclus de ce que je pourrais appeler [...] l'âme de la copulation ⁴⁷. »

Lacan avait défini l'âme comme « ce qu'on pense à propos du corps ⁴⁸ ». Pour lui, il me paraît essentiel de le souligner, l'âme, c'est le symptôme, la psychanalyse pense le corps à partir du symptôme. C'est d'ailleurs ce qu'il soutiendra une semaine avant la première leçon de son séminaire sur Joyce, *Le Sinthome* ⁴⁹. L'être parlant n'atteint pas l'âme de la copulation car l'Autre est troué. Les êtres parlants vont au déduit amoureux sous des modes exclus de l'âme de la copulation. Le déduit désignait autrefois le plaisir ou les ébats amoureux, avant de signifier uniquement ce qui est soustrait. Le plaisir des ébats sexuels fonctionne comme soustraction de la jouissance de l'Autre, elle entame la jouissance de Dieu comme ce dont il est impossible de jouir ⁵⁰.

« Ce compte fait » est donc une soustraction qu'induit le malentendu du dire amoureux. Le malentendu est pour Lacan un autre nom du trou qui engendre le verbe. « Je ne dis pas que le verbe soit créateur. [...] : je dis que le verbe est inconscient – soit malentendu ⁵¹. »

Lacan y situe le dire qui porte le monde à l'existence, comme le font les cosmogonies, à propos desquelles Valéry disait avec malice : « On dirait que le monde est à peine plus âgé que l'art de faire le monde ⁵². »

Colette Soler

Je vais terminer sur le dire écrit : di-eu-re.

Dieu est plus que le signifiant de l'Autre du Un qu'est le parlant, plus que ce qui est donc à l'horizon des aspirations du sujet comme Un, et que l'on peut chercher comme le deux du Un.

Dieu est dire. Il est donc une ex-sistence. Vous vous souvenez, on avait les dieux qui ont existé, au début du paganisme. *Dieu est ex-sistence* ne se comprend que si on a en tête la thèse de Lacan selon laquelle il n'y a d'existence que par le dire. Il le répète à plusieurs reprises, exister ce n'est pas seulement être là dans la réalité. Seul le dire témoigne de l'ex-sistence, à écrire en deux mots pour signifier que c'est aussi à côté, ailleurs que dans le site du signifiant ; le dire, ce n'est pas dans l'Autre, c'est en périphérie. En outre, le dire, par définition, est créationniste. Il fait ex-sister, et d'abord il fait exister le signifiant *ex nihilo*. Voyez le dire de Lacan fabriquant tellement de néologismes. Dieu, c'est donc le prototype de tous les performatifs, « Que la lumière soit et la lumière fut ». Le Verbe c'est le dire. Quand Lacan parle du verbe dans la citation que vous avez faite, c'est le dire d'origine.

Au fond, on peut avancer que le dire de l'amour, lui aussi, est toujours performatif, il n'existe que par le dire. Un dire qui dit « je t'aime », « tu es ma vie » ou, plus connu, « tu es ma femme », ça n'existe que d'être proféré. L'amour ne va pas sans dire.

C'est pourquoi, je crois, finalement – je retombe sur la question que je posais au début –, que Lacan peut, sans délirer, se demander si on ne pourrait pas inventer quelque chose de nouveau dans l'amour, une nouvelle perversion mieux que la perversion courte que nous connaissons actuellement. Cela se pourrait par un dire créationniste, toujours contingent et non programmable. Je dis créationniste mais on ne le dit plus. On dit performatif : un dire qui, en disant, fait.

Dominique Marin

Vos remarques résonnent avec bien des propos de Lacan, comme « La troisième » (« Dieu est dire », etc.), et bien sûr avec son commentaire du Dieu du Buisson ardent qui répond à Moïse : « Je suis ce que je suis » et qui donc n'a pas de nom ⁵³.

Je voudrais revenir un instant sur le début du Tao qui concerne justement les conditions du dire et l'aspect innommable et efficient de Dieu. Chapitre I du Tao :

« La voie qu'on peut énoncer
N'est déjà plus la Voie
Et les noms qu'on peut nommer
Ne sont déjà plus le Nom

Sans Nom
Commence le Ciel Terre
Les noms
Donnent leur Mère aux Dix mille êtres ⁵⁴ »

Il s'agit du *Tao Te King*, le *Livre de la voie et de la vertu* de Lao Tseu (Lao Tzu ou Lao Zi), que Lacan a fait découvrir à Cheng et qu'ils ont lu ensemble durant l'année du séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*. D'autres traductions et d'autres versions du Tao conduisent à une série de termes concernant le premier mot, la voie : le Sans Nom, le principe, (l'être) – entre parenthèses –, l'innommable. Tout être sensible a un nom par la grâce d'un être qui n'en a pas ; dès lors qu'il a une efficace, il est appelé Mère de toutes choses ⁵⁵.

Le di-eu-re de Lacan se rapprocherait, non pas de Dieu le père, mais de la Mère de toutes choses, dont l'origine est un pur vide, place de la vérité (écrite par Lacan avec une minuscule, au contraire de Voie), impossible à atteindre, ce qui entame sa consistance comme Autre dont il est impossible de jouir.

Mots-clés : amour, Dieu, voie, perversion.

*[↑](#) Intervention au séminaire École 2020-2021 « Jacques Lacan, *Télévision*, questions III et V », soirée du 6 mai 2021, par visioconférence. La retranscription a été réalisée par Dominique Marin à partir de l'enregistrement et relue par les auteurs.

1. [↑](#) J. Lacan, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1974, p. 52.
2. [↑](#) *Ibid.*
3. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, leçon du 29 avril 1964.
4. [↑](#) J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », (1958), dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 531-583.
5. [↑](#) J. Lacan, « L'étourdit », *Scilicet*, n° 4, Paris, Le Seuil, 1973, p. 16.
6. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 68.
7. [↑](#) Au début de *L'Éthique de la psychanalyse*, en 1959, Lacan s'interrogeait déjà : « Nous n'avons même pas été capables, après tout notre progrès théorique, d'être à l'origine d'une nouvelle perversion. » Il espérait pouvoir innover dans le domaine de l'éthique. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 24.
8. [↑](#) Dans la dernière leçon du séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Lacan parle des promesses « qu'on eût pu, à se tromper, attendre » de la psychanalyse sur le champ de la sexualité (*op. cit.*, p. 240).
9. [↑](#) J. Lacan, *Séminaire R.S.I.*, Éditions de l'ALI, publication hors commerce, 8 avril 1975, p. 142.
10. [↑](#) Se reporter à leur texte dans ce même *Mensuel*.
11. [↑](#) Lacan définit la « loi sexuelle » dans la leçon qui introduit la fonction phallique comme ce qui rend compte de « l'incompatibilité entre l'être et l'avoir » (*Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 68).
12. [↑](#) J. Lacan, *Télévision*, *op. cit.*, p. 51.
13. [↑](#) *Ibid.*, p. 41.
14. [↑](#) *Ibid.*, p. 49.
15. [↑](#) *Ibid.*
16. [↑](#) J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 558.
17. [↑](#) J. Lacan, *Télévision*, *op. cit.*, p. 52.
18. [↑](#) J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 337.
19. [↑](#) *Ibid.*
20. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, *op. cit.*, p. 104.
21. [↑](#) *Ibid.*, p. 104.
22. [↑](#) J. Lacan, *Télévision*, *op. cit.*, p. 53.
23. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, *op. cit.*, p. 104.

24. ↑ *Ibid.*, p. 105.
25. ↑ *Ibid.*, p. 104.
26. ↑ *Ibid.*, p. 102.
27. ↑ *Ibid.*, p. 105.
28. ↑ *Ibid.*
29. ↑ J. Lacan, *Télévision, op. cit.*, p. 52.
30. ↑ G. Gancet, *Psychanalyse et taoïsme*, mémoire pour le diplôme de la Découverte Freudienne, 2004, accessible en ligne : https://espace-cpp.pagesperso-orange.fr/archives/Psychanalyse_et_taoisme_G%20Gancet.pdf
31. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, op. cit.*, p. 36.
32. ↑ F. Cheng, *Vide et plein, le langage pictural chinois*, Paris, Point, 1991.
33. ↑ M. Granet, *La Pensée chinoise*, Paris, Albin Michel, 1968, édition électronique réalisée par Pierre Palpant, emplacement 2407.
34. ↑ *Ibid.*, emplacement 2317.
35. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, op. cit.*, p. 46.
36. ↑ *Ibid.*, p. 66.
37. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse, op. cit.*, p. 138-137.
38. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 104.
39. ↑ Le langage chinois ne connaît pas la catégorie de genre. « Aucun mot ne peut être qualifié de masculin ou de féminin. » Pourtant, affirme Granet, « la fortune de ces symboles [Yin et Yang] est due à l'importance de la catégorie de sexe » (*La Pensée chinoise, op. cit.*, emplacement 2860). Il considère que leur origine proviendrait de l'opposition entre homme et femme comme deux corporations concurrentes, avec des répartitions de tâches, de lieux et de temps entre les laboureurs et les tisserandes et avec, le cycle du temps oblige, des périodes de fêtes sexuelles programmées au printemps et en automne. Partant de là, on conçoit que « le thème de l'hiérogamie domine toute la mythologie chinoise » (*ibid.*, emplacement 2860). L'opposition Yin/Yang répondrait donc à l'ordre de l'univers commandé par le rythme de ses métamorphoses, qu'il s'agisse du ciel étoilé, des saisons, de la vie humaine ou du corps. Cela pour dire combien l'opposition Yin/Yang concerne peu nos catégories être/non-être, bien/mal, ni non plus les catégories logiques et de principes abstraits, puisqu'il s'agit d'un mouvement d'oppositions rythmées et censées rendre compte de l'univers. C'est comme si la différence des sexes, absente des mots, rejaillissait en toute chose, colorait le monde le plus grand comme le plus petit, en une nature qui pullule de signifiants par lesquels, écrit Granet, « le Yang appelle, le Yin répond ; les garçons appellent, les filles répondent » (*ibid.*, emplacement 2928). Ce principe du Tao se traduit en lacanien par les « tenants du désir » et les « appelants du sexe » que Lacan pose, lui aussi, en « rivaux » (« Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », dans *Écrits, op. cit.*, p. 736).
40. ↑ J. Lacan, *Séminaire L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, Éditions de l'ALI, publication hors commerce, 19 avril 1977, p. 120.
41. ↑ J. Lacan, *Télévision, op. cit.*, p. 19.

42. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 52.
43. ↑ J. Lacan, Entretien réalisé en 1974 par Emilia Granzotto pour le magazine italien *Panorama* et publié dans le numéro 428 du *Magazine littéraire* en février 2004.
44. ↑ J. Lacan, *Télévision*, op. cit., p. 53.
45. ↑ J. Lacan, « Radiophonie », *Scilicet*, n° 2-3, Paris, Le Seuil, 1970, p. 72.
46. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit., p. 102.
47. ↑ *Ibid.*, p. 103.
48. ↑ *Ibid.*, p. 100.
49. ↑ « J'entends avancer que le sinthome, c'est de souffrir d'avoir une âme. [...] une âme dont l'essentiel est d'être symptôme. » J. Lacan, « Conclusions aux Journées d'étude de l'École Freudienne de Paris », inédit, 9 novembre 1975.
50. ↑ « Il y a quelque chose dont nous ne pouvons jouir. Appelons ça la jouissance de Dieu. » J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 61.
51. ↑ J. Lacan, « Le malentendu », *Ornicar ?*, n° 23, 1981, séance du 10 juin 1980.
Le passage mérite d'être cité : « Je ne dis pas que le verbe soit créateur. Je dis tout autre chose parce que ma pratique le comporte : je dis que le verbe est inconscient – soit malentendu. Si vous croyez que tout puisse s'en révéler, eh bien, vous vous mettez dedans tout ne peut pas. Cela veut dire qu'une part ne s'en révélera jamais. C'est précisément ce dont la religion se targue. Et c'est ce qui donne son rempart à la Révélation dont elle se prévaut pour l'exploiter. Quant à la psychanalyse, son exploit, c'est d'exploiter le malentendu. Avec, au terme, une révélation qui est de fantasme. »
52. ↑ P. Valéry, *Variété I*, Paris, Gallimard, 1924, p. 136.
53. ↑ « *Je suis ce que je suis*, ce qui veut dire, tu n'en sauras rien quant à ma vérité entre ce "je suis" préposé et "celui qui est à venir", l'opacité subsiste de ce "ce que" qui reste comme tel irrémédiablement fermé. » J. Lacan, *L'Objet de la psychanalyse*, séminaire inédit, leçon du 9 février 1966.
54. ↑ F. Cheng, C. Larre, Lao Tseu, *Livre de la voie et de la vertu : Tao Te King*, Paris, Desclée De Brouwer, 2015. Édition Kindle.
55. ↑ Un autre chapitre reprend cette thématique. Cheng le commente dans son livre *Vide et plein*. La fin du chapitre XLII pose que « l'harmonie naît au souffle du Vide Médian » (je vous épargne d'autres traductions très éloignées comme « air médian » de Wieger par exemple). Cheng écrit que « sans lui, le Yin et le Yang se trouveraient dans une relation d'opposition figée ; ils demeureraient des substances statiques, et comme amorphes. » (*Vide et plein, le langage pictural chinois*, Paris, Le Seuil, coll. « Essais », 1991, p. 59.) Il s'agit donc d'une relation ternaire entre le Yin, le Yang et le Vide médian.